

ARTHUR MEYER
Directeur
Du GAULOIS, du PARIS-JOURNAL et du CLAIRON
RÉDACTION
9, Boulevard des Italiens, 9
ABONNEMENTS
Paris Départements
Un mois..... 5 fr. Un mois..... 6 fr.
Trois mois..... 13 50 Trois mois..... 16 fr.
Six mois..... 27 fr. Six mois..... 32 fr.
Un an..... 54 fr. Un an..... 64 fr.
Étranger
Trois mois (Union postale)..... 18 fr.

Le Gaulois

H. DE PÈNE
Rédacteur en Chef
Du GAULOIS, du PARIS-JOURNAL et du CLAIRON
ADMINISTRATION
9, Boulevard des Italiens, 9
ABONNEMENTS, PETITES ANNONCES
9, boulevard des Italiens, 9
ANNONCES
MM. CH. LAURANGES, CIERF & Co
6, PLACE DE LA BOULSE, 6
Et à l'Administration du Journal

A NOS LECTEURS

A partir d'aujourd'hui, les abonnés anciens ou nouveaux auront le choix entre quatre systèmes :
1° Continuer purement et simplement à envoyer le montant de son abonnement ;
2° Envoyer, suivant les indications du tableau proportionnel, des factures ou reçus des maisons adhérentes. En échange on reçoit un abonnement. Avec ce système on fait une économie ;
3° Envoyer le montant de son abonnement, comme dans le n° 1, et des factures, comme dans le n° 2. L'abonné reçoit son journal, et nous venons pour lui le montant de son abonnement à l'œuvre de charité qu'il nous désigne. Avec ce système on fait une bonne œuvre ;
4° Envoyer le double des factures nécessaires pour faire l'abonnement de la durée qu'on désire. L'abonné reçoit son journal comme dans le n° 2, et nous venons la même somme comme dans le n° 3. Avec ce système, on fait à la fois une économie et une bonne œuvre.

UNE FAUSSE NOUVELLE

LE GÉNÉRAL GENE

La Candidature du prince de Battenberg

Une fausse nouvelle
Berlin, 31 mars.
On n'attache ici aucun crédit à la nouvelle — démentie, du reste, par l'ambassade de Russie — d'un nouvel attentat qui aurait été dirigé contre le Czar et qui, d'ailleurs, n'aurait pas réussi. On croit à un mouvement de Bourse. Les spéculateurs ont exploité la sévérité avec laquelle la police russe surveille les télégrammes pour prétendre qu'on cachait un attentat qui avait dû se produire à Gatchina.

Le général Gené

Rome, 31 mars.
Le rapport du général Gené sur le désastre de Massouah est conçu dans une forme étrange qui révèle une confusion, une hésitation telle qu'on se demande si le climat débilissant de Massouah n'a pas eu une influence fâcheuse sur l'état d'esprit du général.
Toutes les organisations ne résistent pas également à un climat exceptionnel, et on n'est pas éloigné de croire que celui de Massouah a fini par amener chez lui une dépression morale que décale toute sa conduite depuis trois mois.

La candidature du prince de Battenberg

Vienne, 31 mars.
La régence, ne sachant plus comment se tirer d'affaire, paraît complètement ébahie de la candidature du prince de Battenberg, qu'elle irait jusqu'à proclamer roi de Bulgarie. C'est une folie qui précipiterait encore la chute de la régence.
La Russie ne veut pas intervenir, actuellement, en Bulgarie, dont la situation est, en somme, une des conséquences du traité de Berlin.

Mais le jour où la Bulgarie voudrait s'élever en royaume, non seulement les puissances signataires du traité de Berlin seraient obligées de faire des représentations, mais la Turquie, en sa qualité de suzeraine, interviendrait avec l'assentiment et à l'insurrection des puissances.

(Voir à la deuxième page la réception de M. Leconte de Lisle à l'Académie française.)

NOMADES

ZETTE

Sur les grandes affiches qui pendaient au dehors de la voiture, elle s'appela :
M^{lle} ANTONIA
Sommambule contrainte
Sa mère la nommait Zette, son vrai nom était Suzanne.
C'était une jolie fille, pas très grande, au teint pâle, aux longs cheveux noirs qu'elle laissait flotter pendant ses consultations, mais qu'à l'ordinaire elle relevait en une lourde torsade sur une nuque parfaite.
Ne faisant pas de gros ouvrages, ses mains étaient restées jolies. Elle en avait la coquette et les soignait beaucoup. Sa figure régulière était très douce, et jamais — à la voir simplement vêtue d'une robe de couleur discrète, avec son allure de petite ouvrière très sage — on n'eût deviné son étrange métier.
Sa mère, Mme Flourey, ne ressemblait pas non plus à ses pareilles. Il n'y avait rien en elle de ces mégères repoussantes qui courent les foires en robe rouge et en camisole sale. Un air propre et de bonne petite marchande, un sourire avenant, très honnête, qui faisait qu'on s'arrêtait devant la voiture et qu'on entraînait sans penser au charlatanisme de l'annonce, rien que pour voir ce petit intérieur qui sentait bon.
La voiture était peinte en brun, avec un mince filet d'or courant le long des plinthes. Il y avait sur le devant un petit balcon, et sur le balcon, dans des caisses, des volubilis et des capucines qui s'enroulaient à des fils de fer et rebattaient du toit en grappes fleuries.
Et, sur les routes, on s'arrêtait pour voir cette chose onguirandée qui passait.

que nomade qui avait à peu près le même itinéraire que Mme Flourey, et s'appela Jacques tout court, et sur l'affiche, on en avait fait Jack. Il était très beau, ce garçon, mais pas d'une beauté bête ; il y avait beaucoup de feu dans son regard et beaucoup d'intelligence dans son sourire.
...Il y avait aussi beaucoup de tendresse dans ce sourire et dans ce regard quand Jacques parlait à Zette.

C'était un amour très sincère qu'il avait pour cette jolie brune si peu semblable à toutes les femmes qu'il voyait autour de lui, dans sa vie de nomade.
Près d'elle, il se sentait tout autre de ce qu'il était au cirque. Il y avait, chez Zette, un si grand parfum d'honnêteté, qu'il avait avec elle d'autres manières, qu'il étonnait et qui, pourtant, lui venaient tout naturellement.
Alors, il avait pensé que ce serait bon d'être aimé de cette douce fille et de ne plus se séparer. Comme positions, ils pouvaient très bien s'accorder. Il gagnait gros, et un jour peut-être, quand il aurait trouvé quelque chose de neuf, il irait dans les grands cirques des villes, à Lyon, à Paris. Et ce serait gentil d'avoir cette bonne petite femme pour se reposer des fatigues du métier.
Bien souvent il avait parlé à Zette de ses projets ; il l'aimait tant ! Il n'était pas possible qu'elle ne l'aimât pas un peu !
Mais, toujours, Zette écoutait sans parler, émue comme si elle allait dire : « Oui », puis, quand il avait fini et qu'il demandait avec une grande prière dans ses yeux :
— Voulez-vous être ma femme, Zette ? Elle répondait : « Non », d'un air très grave.

Alors Jacques s'étonnait : Pourquoi non ? Est-ce qu'elle ne le croyait pas, quand il lui disait qu'il l'aimait ? Est-ce qu'elle n'avait pas confiance en lui ? Est-ce qu'elle ne l'aimait pas ?
— Si, je vous aime beaucoup ! disait doucement Zette ; mais je ne veux pas vous épouser.
Et jamais elle n'avait voulu dire pourquoi.

Pourtant, un jour que Mme Flourey la blâmait de refuser la main de ce brave garçon :

— Ecoute, mère, fit-elle, j'adore Jacques, et je crois bien que jamais je ne me marierai, ne voulant pas l'épouser. Mais, un soir que nous sommes allées au cirque, j'ai vu, quand il est entré, toutes ces femmes qui étaient là prendre leurs loges et le regarder, et, après, elles souriaient, elles se parlaient et tâchaient d'attirer son regard en applaudissant très fort. J'aurais dû être fière, n'est-ce pas, de songer que cet homme qu'on admirait, qu'on désirait, m'aimait, que je n'avais qu'un mot à dire pour être sa femme ? eh bien, suis-tu, mère, je n'avais qu'une affreuse jalousie au cœur !

J'aurais voulu leur arracher leurs loges, à ces femmes ! — A ce que j'ai souffert cesir-là, j'ai compris ce que tu souffrirais si nous étions mariés, et que jamais nous ne pourrions faire cela ! Il est trop beau, vois-tu ! Et si une de ces femmes me le prenait un jour, plus tard, quand peut-être il serait las de moi, j'en mourrais, bien sûr ! Tu vois bien, mère, que je ne peux pas lui dire : « oui ».

Et, malgré cet obstiné refus qu'il ne s'expliquait pas, Jacques venait chaque jour. Il ne parlait plus de rien à Zette, comprenant bien qu'il se butait à une volonté inébranlable ; seulement, un jour, il lui avait dit :

— Vous ne voulez pas de moi, Zette, et moi je n'en veux pas d'autre que vous. Un jour, peut-être, vous changerez d'idée, alors vous m'aurez qu'à me tendre la main et à me dire : « Marions-nous », et je serai bien heureux.

Puis, après avoir établi la situation de cette façon très simple et très nette, Jacques avait été comme un frère dans la maison.

C'était lui qui, au printemps, semait des plantes dans les caisses du balcon, lui qui disposait les fils de fer et attachait les jeunes tiges, lui encore qui, en toutes saisons, fournissait de fleurs les vases de porcelaine dorée.

Les fleurs, c'était le grand luxe de Zette.
Cela durait depuis longtemps déjà, la jeune fille avait maintenant vingt ans, et Jacques vingt-six.

Un soir, il avait donné à ses amies des billets pour l'aller voir. C'était le dernier jour d'un très long foire, et il n'y aurait rien à faire pour la sommambule. Aussi, parées de leur mieux, Zette et sa mère étaient arrivées de bonne heure.
Mme Flourey s'amusa beaucoup des chevaux des équilibristes, des clowns et des chiens savants. Zette, elle, ne pensait qu'à Jacques, dont le nom était en vedette sur les programmes et dont l'appareil très compliqué était établi tout en haut du cirque. Il y avait là tout un fouilli de trapèzes, de cordes, de barres avec des boules de cuivre qui brillaient, de fils et de boucles, et la jeune fille se demandait, un peu effrayée, si tout cela était solide.

Enfin, les premiers numéros s'épuisèrent et, sur un air de valse lente, Jacques partit.
Il était beau comme un dieu dans son maillot de soie qui moulaît son corps superbe. Un caleçon de satin noir pailleté d'or pour tout costume, les bras nus.
Après avoir répondu par un salut aux applaudissements du public et par un sourire au sourire de Zette, il s'élança, le long d'une corde, jusqu'à son trapèze.
Les exercices préliminaires se firent au milieu des bravos. Il était très aimé, ce beau gymnaste, et c'était vraiment plaisir de voir s'agiter ce corps souple en des mouvements d'un molleux et d'une justesse inouis.

Puis un silence se fit et l'orchestre se tut.
C'était le clou de la soirée, un exercice nouveau qui avait donné un regain de succès au cirque : le passage, la tête dans un sac, d'un trapèze à l'autre ; puis, tout à coup, une chute vertigineuse dans le filet tendu.
Les deux trapèzes se balançaient d'un

mouvement régulier. Jacques, debout sur la petite planchette, la tête sous la coiffe de velours noir, avançait la main dans un geste d'aveugle. Le public retenait son souffle : l'homme allait partir... il partait !...
Un cri terrible s'éleva.
Manquant le second trapèze, dont le mouvement avait été mal réglé, Jacques, glissant du filet, trop petit, venait de s'ébattre sur l'appui des premières loges et, de là, avait roulé à terre où il restait immobile...

Zette s'était levée toute droite, toute pâle, avec un cri rauque, et restait immobilisée par l'horreur, les yeux fixés sur la piste où, maintenant, des hommes emportaient le corps inerte de son ami.
Puis, tout à coup, saisissant le bras de sa mère :

— Viens ! dit-elle d'une voix sourde. Et, fendant la foule, les deux femmes arrivèrent aux écuries. Mais là elles ne purent aller plus loin, l'entrée était interdite. Et elles restèrent longtemps, écoutant ce qui se disait autour d'elles. Mais personne ne savait rien. A la fin, Mme Flourey aperçut un clown qu'elle connaissait pour être des amis de Jacques et qui sortait de la buvette où on avait transporté le gymnaste. Elle l'appela.

— Le rebord rembourré et le filet ont amorti la chute, fit l'homme, qui tremblait encore et avait la figure toute bouleversée sous son fard ; le médecin répond de lui. Seulement, il restera boiteux, et c'est fini pour lui du métier. Pauvre bougre ! il y avait pourtant quelque chose chez ce garçon-là !
Mme Flourey regarda Zette : elle était toujours très pâle et fixait celui qui parlait comme pour voir s'il ne mentait pas. Enfin, elle dit :

— Rentrons. Et, remerciant le clown d'un signe de tête, elle sortit du cirque.
Ce fut sans rien dire que les deux femmes traversèrent le champ de foire. Sans rien se dire encore, elles montèrent le petit escalier de bois. Mais quand, après avoir fait de la lumière, Mme Flourey vit Zette assise près du lit, toute absorbée, avec, sur ses lèvres, un étrange sourire, elle eut peur et, s'approchant :

— A quoi, penses-tu, fille ? dit-elle, comme quelqu'un qui veut paraître rassuré.
Alors, Zette, venant poser sa tête sur l'épaule de sa mère dans un mouvement très enfantin :

— Je pense... qu'à présent je puis épouser Jacques.

FLEURS IMPURES

Quel beau temps ! Il faisait bon vivre... Dans la rue, où j'allais rêvant, Deux vieux croque-morts, d'un pas ivre, Trimbalaient un cerceuil d'enfant.
Aucun cortège en deuil. Personne. On l'emportait comme un paquet. Sur le drap blanc, pas de couronne, Pas un pauvre petit bouquet.

C'était navrant. Ma rêverie Devinaut un drame brutal... Quelque fille mère, meurtrie, Pleurant dans un lit d'hôpital,

Sans songer que la mort évite Un destin à coup sûr mauvais Au bâtard qu'on va cacher vite Dans la glaise, au Champ-de-Navets.

Soudain, une brune fillette, Joyeuse au bras de son amant, Frôla, de sa fraîche toilette, Le misérable enterrement.

Riant fort comme font les filles, Lèvres trop rouges, cils trop noirs, Elle avait en main ces jonquilles Qu'on vend, en mars, près des trottoirs.

Or, dès qu'elle vit l'humble bière, Ses yeux se mouillèrent de pleurs Et, charitable à sa manière, Elle y voulut poser ses fleurs.

Mais un instinct involontaire Retint le geste commencé ; Elle jeta la gerbe à terre... Et le cerceuil avait passé.

O fille qui vis dans la honte, J'aurais voulu qu'on remarquât Et que la foule te fît compte De ton scrupule délicat.

Car tu gardais, sous tes souillures, Un coin de cœur chaste et décent. Tes fleurs t'ont semblé trop impures Pour le cerceuil d'un innocent.

Avec une pensée amère, Tu repris le bouquet offert, Songeant, sans doute, que la mère De l'indigne hommage eût souffert !

Plus que bien des vertus suspectes, J'aime ton simple et triste effort, O créature qui respectes L'entance jusque dans la mort ; Et l'être à qui, par pudeur d'âme, Ta main n'osa pas faire un don, Est un ange au Ciel, pauvre femme, Et demande à Dieu ton pardon.

FRANÇOIS COPPÉE

LE VOTE DE MERCREDI

Faut-il, au point de vue financier, regretter que le cabinet soit sorti victorieux du débat sur les crédits supplémentaires, qui était l'embûche destinée à le faire choir ?

culteurs. Quelques symptômes indiquent qu'un effort va être fait pour surmonter le découragement qui était la règle générale et pour se remettre au travail.
Une crise ministérielle est étouffée ce mouvement à son origine. On sait combien a été lente et pénible la constitution du cabinet actuel. Il n'est pas été moins malaisé de lui trouver des successeurs.
On cherchait alors à concilier les trois ou quatre groupes de la majorité républicaine ; aujourd'hui, chacun de ces groupes s'est coupé en deux ou trois fractions qui ont, toutes, leurs exigences particulières.

M. Dauphin, dont les débuts n'ont pas été heureux, n'aurait probablement pas fait partie du nouveau cabinet. Son successeur se serait efforcé de retirer ou, au moins, de remanier le budget qui vient d'être présenté. Nous aurions pu, comme l'an passé, voir faire, défaire et refaire indéfiniment la loi de finances, pour aboutir encore une fois au régime des douzièmes provisoires.

M. Dauphin nous reste et son budget avec lui. La commission des finances va donc pouvoir être nommée. Elle pourra, pendant le mois de vacances que la Chambre va prendre, se mettre au travail et faire un premier examen de l'œuvre ministérielle. Nous aurons, tout au moins, gagné du temps, et c'est déjà quelque chose. Il faut savoir se contenter de peu.

OUCHEVAL - CLARIGNY
Membre de l'Institut

UN DIAGNOSTIC

DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER
Berlin, 31 mars.

J'ai demandé à un personnage important de l'entourage intime de l'Empereur, de vouloir bien me donner des détails précis sur l'état de santé du vieux souverain, qui donne lieu à des versions différentes.

Voici ce qui m'a été répondu :
« Monsieur, je vous autorise à dire que la communication suivante vous vient de source certaine. L'Empereur, informé de votre démarche, m'a autorisé à y répondre.

« Sa Majesté a été atteinte d'un fort rhume, guéri maintenant, mais qui a été compliqué d'une inflammation des paupières, survenue il y a quelque temps à la suite d'un refroidissement. La paupière a perdu sa transparence, elle est rouge, mais les tissus ne sont pas atteints.

« L'œil craint la lumière ; il est chasteux, pleure facilement.
« Il s'y produit de fréquentes et vives démangeaisons ; la paupière est collée, atreuvé ; des compresses rafraichissantes sont continuellement appliquées sur l'organe souffrant.

« Les médecins font des lotions à intervalles réguliers ; la chambre du souverain est maintenant à la température ordinaire de 15° ; afin de tamiser la lumière, la fenêtre est pourvue d'un rideau bleu transparent. Le malade, qui va beaucoup mieux, est soumis à un régime de purgations très légères. Son sommeil est assez normal et moins continu. »

Tel est exactement l'état de santé de l'Empereur.

MM. DE GIERS & KATKOFF

En présence des bruits qui courent de la démission de M. de Giers, ministre des affaires étrangères de Russie, démission qui serait motivée par son conflit avec M. Katkoff, rédacteur en chef de la Gazette de Moscou, dépositaire de la pensée politique de Czar, nous avons envoyé un de nos rédacteurs auprès de M. le docteur de Cyon.

M. de Cyon, ancien directeur du Gaulois, ami et collaborateur de M. Katkoff, nous a expliqué les origines et les conséquences probables du conflit actuellement pendante entre le successeur du prince Gorichakoff et l'éminent directeur de l'organe moscovite le plus important.

Ce conflit ne paraît devoir se résoudre que par la démission de M. de Giers ou par la disgrâce de M. Katkoff.

Voici, d'après ce que nous a dit M. de Cyon, l'origine du dissentiment :

— Depuis le mois de juillet de l'année passée, M. Katkoff n'a pas cessé un seul instant de manifester son hostilité contre le renouvellement du traité d'alliance entre les trois Empereurs, alliance funeste à la Russie, cause première de toutes les difficultés en Bulgarie, et qui est arrivée à échéance hier 31 mars.

M. Katkoff a prôné la nécessité pour la Russie de pratiquer la politique des mains libres, qui, laissant à la Russie toute son indépendance, toute sa liberté d'action, lui permettrait de s'opposer, de la cause échéant, à l'écrasement de la France projeté par M. de Bismarck.

C'est, grâce à cette nouvelle politique, inaugurée par le Czar, que la Russie a pu, il y a deux mois, forcer l'Allemagne à renoncer à ce projet agressif contre la France, projet hautement manifesté.

« Telle avait été aussi la première intention de l'Empereur.
« Ce n'est que sur des protestations venues de Berlin que M. de Giers avait consenti à confier la protection des sujets russes en Bulgarie aux consuls allemands, et en Roumélie aux consuls français.

« Les agents consulaires de l'Allemagne étant en de très bons termes avec les régents, n'avaient pas prêté aux partisans russes tout le concours qu'ils en pouvaient attendre.

« M. Katkoff accusa notamment M. Tilman, le consul allemand, à Sofia, d'avoir été plus que tuteur dans la défense des sujets russes lussifiés dernièrement à Roustchouk.

« M. de Bismarck se montra très froissé de cette accusation et, dans une lettre adressée à Saint-Petersbourg, se plaignit de l'hostilité persistante de M. Katkoff envers l'Allemagne ; il affirmait entre autres choses que les fonctionnaires allemands accomplissaient toujours fidèlement leur devoir.

« C'est alors que M. de Giers fit paraître dans le Messenger du gouvernement russe, un long communiqué reproduisant contre la Gazette de Moscou, sans pourtant la nommer, toutes les récriminations de M. de Bismarck.

« M. Katkoff ne s'est pas laissé intimider et a répliqué par un article très indigné, dans lequel il a déploré que le ministre des affaires étrangères russes, au lieu de s'inspirer de la politique nationale du Czar, se soit fait le porte-parole des intérêts et des récriminations du gouvernement allemand.

« Il a rappelé notamment, dans cet article, qu'il n'avait nullement accusé M. Tilman d'avoir manqué à ses devoirs de consul allemand ; la faute en était à ceux qui avaient confié, en Bulgarie, les intérêts russes à des représentants allemands presque ouvertement hostiles aux aspirations de la Russie, faute qui avait placé M. Tilman dans l'alternative ou bien de trahir directement son gouvernement, ou bien de négliger les intérêts de ses nouveaux protégés.

« M. de Giers voulut répondre par un avertissement ; il oubliait sans doute que, quinze ans auparavant, un avertissement donné dans des circonstances analogues par M. le comte Valoïff à M. Katkoff, lui avait coûté son portefeuille.

« Le ministre de l'intérieur, le comte Tolstoï, qui, lui aussi est, un des plus éminents représentants de la politique nationale russe, pouvait d'autant moins consentir à la demande de M. de Giers que désavouer M. Katkoff à cette occasion eût été presque infliger un blâme à la politique des mains libres, qui était celle du Czar.

« M. Katkoff s'est rendu à Saint-Petersbourg pour combattre de plus près les dernières tentatives que le parti allemand fait à Saint-Petersbourg pour obtenir un replaçage de la triple alliance.

« Si, comme nous l'espérons, dans l'intérêt de la France, M. Katkoff obtient gain de cause, la retraite de M. de Giers deviendra inévitable.

« Son successeur présumé sera le comte Ignatieff, qui, de tous les diplomates russes, est sans contredit le plus éminent représentant de la politique nationale.

Voilà ce que nous a dit M. de Cyon, dont l'autorité est incontestée.

LES COMPOSITEURS FRANÇAIS ET LOHENGRIN

Le directeur du Gaulois rendait visite, il y a trois jours, à M. Charles Gounod, lorsque la conversation s'engagea sur la représentation très prochaine de Lohengrin, à l'Eden-Théâtre. M. Arthur Meyer prit aussitôt l'illustre compositeur de Faust de vouloir bien exprimer ses idées sur le célèbre drame wagnérien. On parla depuis si longtemps et que nous allons entendre. M. Gounod commença par se résumer, pour des raisons d'ordre personnel ; mais notre directeur ne se tint pas pour battu et, le soir même, il revint à la charge auprès du maître. L'auteur de Mireille, de Roméo et Juliette et de Sapho a répondu immédiatement à sa démarche par la lettre qu'on va lire et qui est d'un vif intérêt pour tout le monde.

Mais nous avons pensé que l'opinion de M. Gounod n'est pas seule utile à connaître et que nos lecteurs auraient plaisir à trouver, ici, le sentiment de quelques-uns de nos compositeurs les plus célèbres sur Lohengrin. Déjà MM. Ambroise Thomas, Massenet, Victorin Joncières, Ernest Reyher, Edouard Lalo, Ch.-M. Widor, G. Salvyre, E. Delibes, Vincent d'Indy, Paladilhe, nous ont écrit à ce sujet. Nous avons à cœur de les en remercier tout de suite.

Ce n'est pas, d'ailleurs, une enquête que nous avons la prétention d'ouvrir, c'est une série de documents inédits que nous offrons au public, et dont on appréciera l'importance.

Mercredi.
Mon cher Meyer,
Plus je pense à ce que vous êtes venu me demander hier, plus j'aperçois de raisons et de convenances m'en abstenir. Voyez donc ! « On va jouer une œuvre de Wagner, à Paris, sur une scène française ! »

l'intelligence n'est pas celle du cœur, et les insultes de notre ennemi national n'ont rien à voir dans l'hommage que méritent ses œuvres.
Attendez le public, c'est là qu'est le jury.
Bien à vous,
CH. GOUNOD.
31 mars 1887

Cher monsieur,
« Si vous croyez que je vais dire » ce que je pense à propos de la question si complexe de l'acclimatation du théâtre de Wagner à Paris, vous vous trompez beaucoup !

Je trouve que mon opinion n'intéresse, et surtout ne regarde personne.
D'ailleurs, je pense, comme Dumas, que seul le temps peut se charger de mettre les choses à leur vraie place.

Tout ce que je puis dire, c'est qu'il me paraît un peu ridicule que, sous prétexte de patriotisme, Paris reste la seule capitale du monde civilisé où Lohengrin ne soit pas au répertoire, comme le Domino noir, les Huguenots ou Le Barbier de Séville.
Recevez, etc., etc.
LÉO DELIBES.

Mon cher monsieur Meyer,
La baine que Berlioz lui portait et son affectueuse admiration pour Berlioz ne m'ont pas empêché d'aller à lui. Son puissant génie m'a subjugué, sans m'aveugler pourtant. J'ai subi, comme tant d'autres, l'influence de ses doctrines ; mais je n'ose me dire son disciple, tant je me suis gardé d'être son imitateur. Et, tout en le suivant de loin dans le sillon lumineux qu'il a tracé, je n'ai renoncé à aucune des jouissances qui me viennent de ses glorieux ancêtres, des maîtres auxquels je dois, plus qu'à lui sans doute, le peu que je suis.

Mais aucun grand musicien n'aura surexcité plus de jeunes imaginations et troublé plus de cervelles.
Son œuvre est immense, colossale. En France, elle ne s'imposera jamais tout entière à notre tempérament et ne nous fera jamais oublier notre fidélité à d'anciens souvenirs.

Il aura donc son pays d'un art nouveau, c'est vrai. Mais son pays n'est pas le nôtre !
E. REYER.

Nous publierons demain les lettres de MM. Ambroise Thomas, Massenet, Victor Joncières, Paladilhe, Edouard Lalo, Widor, Salvyre et Vincent d'Indy.
MARC GÉNARD

Ce qui se passe

PETITE BOURSE DU SOIR
(Cours cotés)
3 0/0..... 81 17 15 16 17
Turc..... 13 52 57
Banque ottom..... 507 508 12
Égypte..... 381 35
Extérieure..... 65 11/32 3/8
Portugais..... 55 7/16
Hongrois..... 81 5/8

Marché ferme.
Change : Londres, 25 35 3/4 ; Berlin, à vue, 80 30 ; Vienne, à vue, 50 45 ; pièce de 20 fr. au change de 10 1/2.

ÉCHOS POLITIQUES

Il suffit de lire les journaux républicains de toute nuance pour se rendre compte de l'insignifiance, au point de vue de la stabilité ministérielle, du vote de mercredi dernier.

D'après ce qu'on raconte dans les coulisses parlementaires, nombre de députés républicains auraient voté en faveur du cabinet pour des considérations où la question de confiance n'avait rien à voir.

Aussi prête-on à plusieurs députés de la Gauche l'intention de demander le renvoi au gouvernement du budget de 1888, déposé par M. Dauphin, au moment où on réclamera la nomination de la commission chargée d'examiner ce projet, qui ne tient déjà plus debout.

ÉCHOS DE PARIS

L'une des pièces les plus belles de l'auteur des Poèmes tragiques, académicien depuis hier, ce sera une poésie intitulée Le Dernier dieu, qui figurera dans son prochain recueil. Le dernier dieu, c'est l'Amour.

Si nous ne pouvons la donner aujourd'hui, du moins nous extrayons de l'œuvre du poète quatre vers, suivis de la signature autographe du poète :

Bien intéressante pour les amateurs de graphologie, cette signature de M. Leconte de Lisle, puissante, massive et correcte — comme ses strophes :

Le soleil dans les flots avait noyé ses flammes ;
La ville s'endormait au pied des monts brumeux ;
Sur de grands rocs lavés d'un nuage écumeux
La mer sombre en grondant versait ses hautes lames.

Remarqué hier, à l'Académie, quelques toilettes à copier :
Vicomtesse de Greffulhe : costume de lainage gris brodé de soutaches blanches avec grand manteau de drap gris clair, garni d'astrakan gris.
Comtesse Aymery de La Rochefoucauld : costume gris plus foncé, chapeau gris garni de grosses perles.
Princesse de Léon : toilette mauve, chapeau de même.
Comtesse Potocka : toilette sicilienne

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France